DOPPIOZERO

Il salto nel vuoto, tre secondi dopo

Riccardo Venturi

14 Dicembre 2016

I primi anni novanta sono un succedersi di cadute: il Muro e la Cortina di ferro, i monumenti dei leader politici assieme alle speranze alimentate dall'utopia socialista. Un crollo di icone, che si sfracellano a terra senza protezione, perdendo letteralmente la faccia. In tale frangente storico è cresciuta una generazione di artisti rumeni che oggi conoscono un successo internazionale: Adrian Ghenie, Mihai Pop, Victor Man, Cristian Rusu, Serban Savu, Mircea Cantor, Ciprian Mureșan. Da adolescenti, il giorno di Natale, vivono la brutale esecuzione di Ceausescu e consorte; osservano impotenti il passaggio repentino dal regime comunista all'economia capitalista; rimettono in questione l'«oblio del fascismo» (Alexandra Laignel-Lavastine) di alcuni celebri espatriati rumeni degli anni trenta quali Emil Cioran, Mircea Eliade e Eugène Ionesco; s'interrogano lucidamente sulla specificità del comunismo rumeno, nelle parole di Mureșan «una manifestazione idiosincratica dell'ideologia rivoluzionaria: contraddittoria, paradossale, brutale, resistente a ogni definizione».



Cipriam Muresan, Leap Into the Void - After Three Seconds

Da anni Cantor raccoglie materiale fotografico sul destino politico di Constantin Brancusi in Romania: da artista traditore venduto all'Occidente è diventato un'icona nazionale, un brand dell'identità rumena. La presenza di temi brancusiani nella visualità rumena – dal design alle decorazioni architettoniche – è il tema de *La partie invisible de l'infini*, ora esposto all'Atelier Brancusi di Parigi (fino al 3 aprile 2017). Dal canto suo, nel 2006 Mureșan ritaglia dei dischi in vinile di canzoni popolari rumene per comporre la frase *Communism Never Happened*, un ritornello scettico in cui real politik e teorie del complotto finiscono per confondersi.



Yves Klein salta nel vuoto

Nel 2004 Ciprian Mureșan (che ha esposto recentemente alla galleria Eric Hussenot di Parigi e aprirà presto una personale alla Nicodim Gallery di Los Angeles) realizza un remake del celebre gesto kleiniano (*Leap Into the Void - After Three Seconds*). Un salto nel vuoto del pittore dello spazio, come annunciava il «Journal du dimanche» del 27 novembre 1960 accanto a una fotografia in bianco e nero. Così Yves Klein impaginò la sua performance senza spettatori a Fontenay-aux-Roses, 5 km a sud di Parigi. Un'operazione mediatica che camuffò in evento di cronaca un gesto squisitamente artistico. Non solo lo scatto era in realtà un fotomontaggio di Harry Shunk e Jean Kender, realizzato dopo che Klein saltò per nove volte nel vuoto davanti ai fotografi, ma il giornale fu appositamente concepito: un quotidiano di quattro pagine, ispirato al vero «Journal du dimanche» e uscito in edicola per un solo giorno, accanto all'originale.



Yves Klein a Fontenay-aux-Roses

Rifacendosi a Klein, Mureșan introduce una variante decisiva, mostrando quello che lo scatto fotografico originale nasconde, quanto accadde tre secondi dopo: il

corpo dell’artista schiacciato a terra, vinto dalla forza di gravità. La cronaca nera è lontana: il volto si sottrae all’obiettivo della macchina fotografica, nessuna traccia di sangue macchia il marciapiede. Mureșan non è Weegee. L’attenzione è tutta nel gesto, nella posa a braccia aperte, come un Icaro senza ali o un povero Cristo caduto dalla croce. Giusto un tonfo sordo, ma non per questo meno doloroso. Come un brutto scherzo, sospeso tra l’humour noir surrealista e il cinismo alla Emil Cioran, che nel 1960 – l’anno del salto nel vuoto – pubblica *Storia e utopia*. Mureșan si lancia dalla finestra ma non trova alcuna protezione tesa da mani amiche (nel caso di Klein i suoi colleghi judoisti). Del salto dell’artista, che spicca il volo come un uccello sfidando i limiti umani, resta un corpo che fa tutt’uno con il selciato. Quel medium atmosferico che, negli anni sessanta, gli artisti utopici e concettuali avevano riempito di vuoto, come se fosse una sostanza, si rivela per quello che è: un elemento immateriale, una colossale illusione.



Yves Klein salta nel vuoto

Mureșan s’interessa al modo in cui la sua fotografia circola nei mass media, soprattutto cataloghi e riviste d’arte. In questo modo si accorge che il suo cliché è riprodotto ogni volta in scala diversa, leggermente contornato («cropped», il termine inglese ha qualcosa di onomatopeico). Disegna a matita questi ritagli di

stampa in scala 1:1, limitandosi a ricopiare l’immagine e omettendo il resto, lasciandola sospesa in mezzo al foglio bianco. Ricopia il proprio lavoro, a sua volta copia di un altro lavoro, così come è riprodotto in un mezzo di comunicazione di massa.

Rimettendo in scena il salto nel vuoto, Mureșan ha senza dubbio in mente l’artista olandese Bas Jan Ader che, nei suoi brevi film di cui è l’unico performer – una sorta di *slapstick comedy* metafisica – declina in diverse forme il gesto della caduta. Lo vediamo cadere dal tetto di una casa di Los Angeles (*Fall I*, 1970), in un canale di Amsterdam mentre pedala in bicicletta (*Fall II*, 1970), dal ramo di un albero sul bordo di un fiume, su cui pendola il suo corpo bislungo (*Broken Fall (organic)*, 1971).

YVES KLEIN PRÉSENTE :
LE DIMANCHE 27 NOVEMBRE 1960

NUMÉRO UNIQUE

FESTIVAL D'ART D'AVANT-GARDE
NOVEMBRE - DÉCEMBRE 1960

La Révolution bleue continue

SEANCE DE 0 HEURE A 24 HEURES

Dimanche

27 NOVEMBRE

Le journal d'un seul jour

0,35 NF (35 fr.) Algérie : 0,30 NF (30 fr.) - Tunisie : 25 mil. Maroc : 32 f cs. - Italie : 30 lires - Espagne : 3 pes.

THEATRE DU VIDE

Le théâtre se cherche depuis toujours ; il se cherche depuis le début perdu.

Le grand théâtre, c'est l'Eden en fait ; l'important est d'établir une bonne fois nos positions statiques, chacun d'une manière individuelle et non plus personnelle dans l'univers. Depuis longtemps déjà j'annonce partout que je suis le peintre... Je n'ai contesté pas d'autre aujourd'hui ! Je tiens à dire aussi : « Je suis l'acteur, je suis le compositeur, l'architecte, le sculpteur ». Je tiens à dire : « Je suis. » Et on m'objectera sans doute que cela a déjà été hurlé de toutes sortes de manières variées ; c'est certainement juste. Par conséquent, je répète peut-être cela, mais consciemment, bien conscient d'avoir atteint le droit de le dire : et voilà que, pour moi comme pour tous, il n'y a plus rien à faire ; le théâtre officiel, aujourd'hui, c'est « être » et je « suis » bien effectivement tout ce que l'on veut bien que je « suis » - et même tout ce que l'on ne veut pas que je « suis » ! J'atteindrai même à me plus « être » du tout un jour !... Mais, que l'on ne s'y trompe pas : il ne s'agit pas de moi quand je dis je, moi, mon, etc.

C'est parce que l'esprit dans lequel je vis est un esprit d'émerveillement, stabilisé et continu, un esprit classique, que je n'ai aucun caractère d'avant-garde, de cette avant-garde qui, elle, vieillit si vite, de génération en génération.

Mon art n'appartiendra pas à l'époque, pas plus que l'art de tous les grands classiques n'a appartenu aux époques où ils ont vécu, parce que je cherche avant tout, comme eux, à créer dans mes réalisations cette « transparence », ce « vide » incommensurable dans lequel vit l'esprit permanent et absolu délivré de toutes dimensions !

Non, je ne me laisse pas prendre à mon propre jeu en parlant aujourd'hui d'un théâtre du vide avec un tel avant-propos orgueilleux, égocentrique et même vaniteux sans doute en apparence : mon théâtre premier une valeur universelle dans la mesure même où mes compagnons connaîtront mieux ma pensée que moi-même je ne la connais, car s'ils sont des milliers, ils la refléteront des milliers de fois alors que moi je suis seul.

★

Je me rends très bien compte que je me précipite, tout seul, en écrivant ces lignes avec ce qui semblerait une sorte de complexe du plus fort. Je signale à ceux qui seraient assez aveugles et malheureux pour me donner l'avantage d'attaquer mon exagération, du mot qu'il est bien facile de m'enfermer à la défaite mais à cette sorte de défaite que sont les veilles des grandes victoires définitives pour ceux qui entrent dans le grand jeu et savent s'emporter.

J'ai lutté contre ma vocation de « peintre », en portant au Japon pour y vivre l'aventure Judo et Arts martiaux ancestraux de même j'ai lutté contre ma vocation « d'homme de théâtre » ; mais précisément, le Judo par la pratique physique et spirituelle que Kotza, s'est constituée malgré moi, ma formation dans cette discipline de l'art qu'est le théâtre, d'une manière inévitable, mais tout aussi profitable et profonde, sinon peut-être plus encore, que n'importe quelle autre. Ils présentaient ce qui suit, j'obéis à une nécessité profonde, j'agis en réalisé plein de gros bon sens. J'aime Molière et Shakespeare parce que, dans leur œuvre, se trouve cette transparence du vide qui me fascine.

Pour moi « théâtre » n'est pas du tout synonyme de « Représentation » ni de « Spectacle ».

D'importants chercheurs qui, eux, ont été d'avant-garde, comme Taïroff, par exemple, voulaient théâtraliser le théâtre.

Evreinoff rêvait du monodrame, de la théâtralité dans la vie quotidienne, pensée — geste — parole.

Stanislavsky, réalisa extrémiste, aurait souhaité la mort effective et définitive de l'acteur qui doit jouer sa mort en scène. Le précurseur Duda Vakhtangof enferma le public dans une salle de théâtre pendant deux heures dans le seul but cynique de les enfermer tout simplement. Cet événement faisait partie, d'ailleurs, de son « théâtre de la révolte » et s'intitulait « La Bouche insolite ».

Le Tchécoslovaque Burian créa un théâtre synthétique ; les personnages de sa pièce, « Hamlet et Juliette », étaient des machines fantastiques et infernales qui évoluaient sur la scène pendant que les acteurs en coulisse disaient le texte. Amphithéâtre montait des pancartes lacuniques de dix minutes, coupées de chansons ; les discussions faisaient partie évidemment du programme. Ce qui l'amènera à déclarer souvent à son public, qui lui commandait d'avance ses représentations, qu'il était prêt à apporter les tomates, les œufs pourris, mais, en sortant, les pavés.

Les photographes dans « Les Mariés de la Tour Eiffel », de Jean Cocteau, sont aussi de très beaux phénomènes.

★

Il serait trop long de citer ici toutes les tentatives qui ont été faites pour sortir de la convention, de l'optique apprise, de l'académisme, dans le domaine du spectacle de la représentation théâtrale depuis le début du siècle. Je crois que presque tout a été fait, jusqu'à Jacques Polieri dans sa mise en scène de la pièce de Tardieu ces temps derniers, qui fait entendre des voix sur la scène où trois panneaux-écrans sont là pour tout décor et toute présence ! (Son idée d'ailleurs est de faire vivre et parler les décors.)

Bravo ! — Quel bonheur que tout cela ait existé, mais attention ; j'avertis bien le lecteur, mon œuvre théâtrale n'a rien, absolument rien à voir avec l'une quelconque de ces diverses recherches (seul peut-être, avec celles d'Antonin Artaud, qui sentait venir ce que je propose aujourd'hui ici). Cependant Artaud, connue bien d'autres « Grands » du vrai théâtre, se perdait dans cette fausse conception artificielle et intellectuelle du Verbe qui on a déroulé tant si longtemps. Pour ma part, je ne sais qu'une chose. C'est « qu'au commencement était le Verbe, et le Verbe était Dieu » ; deux fois « être » pour deux fois « Verbe » plus « Dieu », en tout cinq petites qui, si on les médite un peu, disent bien ce qu'ils veulent dire : le « Verbe » dans cette affirme n'est pas « Parole » articulée ni même énarticulée.

★

Ce que je désire : Plus de rythme, surtout plus jamais de rythme !

Et puis mon œuvre n'est pas une « recherche », elle est matérialisée. Elle est la matière même de la vitesse statique vertigineuse, à laquelle je me propulse sur place dans l'immatériel ! Attention encore, je tiens à bien préciser que je ne dis pas, en parlant de mon œuvre : « C'est bien plus beau parce que c'est inutile » ! Non, je dis : « C'est ainsi ce sera ainsi, et personne ne pourra jamais rien faire pour que ce ne soit pas ainsi » ! Pour quoi ? Parce que, précisément c'est « classique » !

★

...Ainsi, très vite, on en arrive au théâtre sans acteur, sans décor, sans scène, sans spectateur... plus rien que le créateur seul qui n'est vu par personne, excepté la présence de personne et le théâtre-spectacle commence !

L'auteur vit sa création : il

● SUITE EN PAGE 2

ACTUALITÉ

DANS le cadre des représentations théâtrales du Festival d'Art d'Avant-Garde de novembre-décembre 1960, j'ai décidé de présenter une ultime forme de théâtre collectif qu'est un dimanche pour tout le monde.

Je n'ai pas voulu me limiter à une matinée ou à une soirée.

En présentant le dimanche 27 novembre 1960, de 0 heure à 24 heures, je présente donc une journée de fête, un véritable spectacle du vide, au point culminant de mes théories. Cependant, n'importe quel autre jour de la semaine aurait pu être aussi utilisé.

Je souhaite qu'en ce jour la joie et le merveilleux règnent, que personne n'ait le trac et que tous, acteurs-spectateurs, conscients comme inconscients aussi de cette étrangeté manifestation, passent une bonne journée.

Que chacun aille dedans comme dehors, circule, bouge, remue ou reste tranquille.

Tout ce que je publie aujourd'hui dans ce journal est antérieur à la présentation de ce jour historique pour le théâtre.

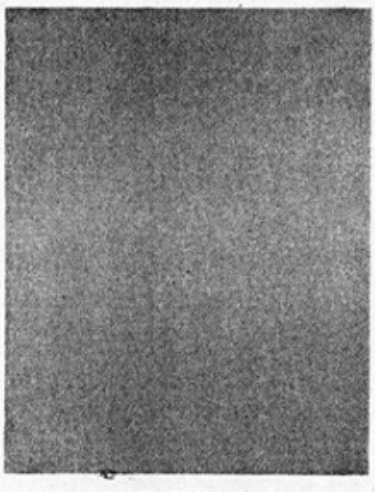
Le théâtre doit être ou doit tout au moins tenter de devenir rapidement le plaisir d'être, de vivre, de passer de merveilleux moments, et de comprendre chaque jour mieux le bel aujourd'hui.

Tout ce que je publie dans ce journal est été mes étapes jusqu'à ce jour glorieux de réalisme et de vérité : le théâtre des opérations de cette conception du théâtre que je propose n'est pas seulement la ville, Paris, mais aussi la campagne, le désert, la montagne, le ciel même, et tout l'univers même. Pourquoi pas ?

Je sais que tout va fonctionner très bien inévitablement pour tous, spectateurs, acteurs, machinistes, directeurs et autres.

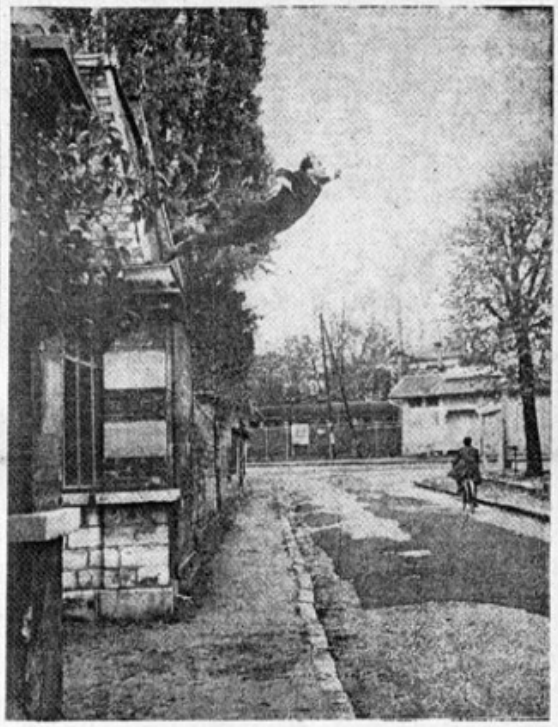
Je tiens à remercier ici M. Jacques Polieri, directeur du Festival d'Art d'Avant-Garde, pour son enthousiasme, en me proposant de présenter cette manifestation « le dimanche 27 novembre ».

Yves KLEIN.



L'ESPACE, LUI-MEME.

UN HOMME DANS L'ESPACE !



(Photo Shunk-Kender)

Le peintre de l'espace se jette dans le vide !

Le monochrome qui est aussi champion du judo, ceinture noire 4e dan, s'entraîne régulièrement à la levitation dynamique ! (avec ou sans filet, au risque de sa vie).

Il ordonné être en mesure d'aller séjourner bientôt dans l'espace son œuvre préférée : une sculpture écologique composée de Mille et un Ballons bleus qui, en 1957, l'enfant de son exposition dans le ciel de Saint-Germain-des-Près pour ne plus jamais revenir !

Libérer la sculpture de cette longtemps se concrétisation. « Aujourd'hui le peintre de l'espace doit aller effectivement dans l'espace pour peindre, mais il doit y aller sans trucs, ni subterfuges, ni ces ballons en avion, ni en parachute ni en fusée : il doit y aller par lui-même, avec une force individuelle autonome, en un mot, il doit être capable de léviter. »

Yves :

« Je suis le peintre de l'espace. Je ne suis pas un peintre abstrait, mais un combattant du figuratif, et un réaliste. Soyons honnêtes, pour atteindre l'espace, je me dois de me rendre sur place, dans cet espace même. »

Sensibilité pure

Une petite salle.

Les spectateurs, après avoir autorisé payé chacun leur entrée, assez chère..., pénètrent dans la salle et prennent place.

Le rideau est baissé. La salle s'illumine.

Dès que la salle est pleine, un homme se présente sur la scène, devant le rideau toujours baissé et déclare :

« Mesdames, Messieurs en raison des circonstances, on sera nous allons être contraints de vous enchaîner chacun à vos sièges où, de plus, vous maintiendrez pour la durée de la représentation.

« Cette mesure de sécurité est nécessaire, afin de vous protéger contre vous-même, en présence de ce spectacle particulièrement dangereux, d'un point de vue affectif pur !

« Nous exprimons d'avance nos regrets ou personnes qui ne pourraient supporter d'être ainsi enchaînées et bâillonnées avant le lever du rideau et nous les prions aimablement de bien vouloir quitter la salle pour se faire rembourser à la sortie. Au cas personne non contrôlée solidement à son siège ne sera tolérée dans la salle pendant la représentation. Merci. »

...Aussitôt un groupe d'entrepreneurs-bâilleurs pénètrent dans la salle et, systématiquement, rang après rang, parfaitement rapidement tous les spectateurs.

● SUITE EN PAGE 2

Journal du dimanche, edizione straordinaria, 27 novembre 1960

Tuttavia il remake con variante di Mureșan ha un’evidente coloritura politica: il sogno infranto è quello del comunismo, schiacciato sull’asfalto come un gatto domestico che attraversa l’autostrada.

Ecco il senso dello scarto tra il salto e la caduta che dividono Klein da Mureșan, Parigi da Cluj, il secolo breve dal XXI. Che si tratti della stessa azione? Un artista che spicca il volo alle porte di Parigi nel 1960 e atterra nel XXI secolo in Romania. Vertiginoso pensare che questa traversata storica e geografica dell’Europa continentale avvenga in soli tre secondi.

Questo articolo è uscito l'11 dicembre su Alias in versione ridotta, nella rubrica «Cristalli liquidi» di Riccardo Venturi.

Se continuiamo a tenere vivo questo spazio è grazie a te. Anche un solo euro per noi significa molto.
Torna presto a leggerci e SOSTIENI DOPPIOZERO

